

Le livre de Sarah

Du même auteur

Crapalachia
Cambourakis, 2018

SCOTT MCCLANAHAN

Le livre de Sarah

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Théophile Sersiron*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 2015 chez Tyrant Books
sous le titre *The Sarah Book*

ISBN 978.2.8236.1386.5

© Scott McClanahan, 2017.
© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2020.
Publié en association avec les éditions Cambourakis.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Julia

Certains passages de ce livre ont été plagés.

PREMIÈRE PARTIE

Je n'ai qu'une certitude dans la vie. En vivant assez longtemps on se met à perdre des choses. On finit par se les faire voler : d'abord on perd sa jeunesse, et puis ses parents, et puis on perd ses amis, et puis finalement on se perd soi-même.

J'étais le meilleur conducteur bourré du monde. Ça faisait des années que je faisais ça. Un matin Sarah est rentrée du travail et elle est retournée se coucher. Je l'ai bordée, je l'ai embrassée sur le front et je lui ai dit de ne plus penser à rien. Je lui ai dit de se laisser glisser au pays des rêves et de ne plus penser à son service de nuit et que tout irait mieux quand elle se réveillerait. J'ai refermé la porte derrière moi et j'ai descendu l'escalier sur la pointe des pieds. J'ai slalomé entre les piles de bordel au sous-sol jusqu'à la pièce minuscule où on gardait le piano d'enfant désaccordé de Sarah. C'était là que je rangeais la grosse bouteille. J'ai sorti la bouteille d'eau vide de ma poche arrière et j'ai soulevé le couvercle du piano droit. Le bois a griiiiincé et s'est ouvert d'un coup comme la bouche d'un monstre. « Je me fais du souci pour toi », m'avait dit Sarah quelques semaines plus tôt. Je repensais à ça en plongeant la main à l'intérieur du piano ouvert pour en sortir la bouteille. Les touches ont laissé échapper un petit air au moment où j'ai tourné le bouchon et tenu la bouteille d'eau vide bien droite pour la remplir à ras bord. J'ai écouté son chant d'amour. J'ai bien revissé les deux bouchons puis j'ai rangé la grosse bouteille et refermé le couvercle du piano tout comme il faut.

Et maintenant c'était le moment que je préférais. C'était le moment de conduire. J'ai démarré, descendu la rue et brûlé

des feux rouges et des panneaux qui me hurlaient stop. Je frôlais des voitures à cent à l'heure et je pensais : « On est tous à un ou deux mètres les uns des autres. On est tous à un ou deux mètres de comprendre la dynamique de la mort. »

Des fois je disais ce genre de trucs à voix haute et des fois non. Je me suis engagé sur l'autoroute, j'ai regardé les lignes blanches défiler et je me suis souvenu de ce pote qui se marrait comme un fou quand je montais dans sa voiture et qui criait : « Je suis le meilleur conducteur bourré du monde », avant de mettre les gaz. Et franchement, c'était vrai. Je sais pas, on aurait dit que ça améliorerait ses réflexes. Ou que ça ne le rendait plus du tout nerveux ni tendu et qu'il pouvait conduire comme s'il n'était même pas au volant. Une fois je lui ai demandé son secret pour jamais se faire arrêter comme ça, et il m'a dit : être invisible. Alors voilà ce que je me disais tout bas maintenant : « Sois invisible, Scott. Sois invisible. »

J'ai pris une gorgée dans la bouteille plastique pleine de gin et je l'ai fait passer avec une gorgée d'eau, une fois, deux fois. J'ai plongé la main dans le vide-poches et j'ai sorti le bain de bouche. J'ai dévissé le bouchon et poussé un gloussement et je me suis gargarisé. Puis j'ai roulé tout droit vers le ciel bleu et la montagne pourpre et majestueuse et j'ai recraché le bain de bouche dans sa bouteille. J'ai écouté la radio et cherché un CD et je me sentais comme jamais. Je me sentais calme, et radieux, et invisible. Et j'escaladais la colline par la voie rapide. Invisible. Et puis j'ai entendu la voix d'Iris.

J'ai fait : « Oh merde. » J'avais complètement oublié les enfants. J'ai regardé la banquette arrière et j'ai vu mon fils

Sam et ma fille Iris assis sur la banquette arrière. Je faisais tout le temps des conneries du genre emmener les enfants avec moi et oublier qu'ils étaient là, du genre mettre les enfants dans la voiture sans même me rendre compte que je les mettais dans la voiture. Alors j'ai crié : « Ça va derrière ? Restez bien gentils et profitez du paysage. Peut-être qu'on peut aller chez papi et mamie. Vous avez envie d'aller chez papi et mamie ? »

Ils avaient envie. J'ai agité le bras et crié : « Tous chez mamie. » Les enfants ont rigolé, alors j'ai crié encore une fois : « Tous chez mamie », sauf que là ils ont pas rigolé. Mais je m'en foutais. J'allais pas les laisser me plomber ma journée avec leur mauvaise humeur. Alors j'ai repris une gorgée de gin puis une autre gorgée d'eau, et j'ai vu le monde entier devenir sauvage. J'ai vu comme j'étais nerveux tous les jours à l'idée que Sarah trouve mes bouteilles. J'ai vu comme j'étais nerveux à l'idée que Sarah découvre mes planques. Alors je buvais tout. Je me suis imaginé buvant toute la peau du monde et tout le sang du monde et puis les esprits de tous mes amis et même l'air je le buvais. Je faisais fondre mes enfants et je les buvais eux aussi. Et qu'est-ce qu'ils étaient bons.

J'ai continué vers chez mamie et puis j'ai aperçu une voiture de flic sur le bas-côté. Merde. Merde. Ralentis. Ralentis. Un radar. On a dépassé le flic. J'ai levé les yeux vers le rétroviseur et j'ai pensé : « Bouge pas, s'il te plaît. » Je me suis imaginé invisible. Et puis j'ai vu la voiture de flic avancer doucement et s'insérer sur l'autoroute. J'ai vu le gyrophare s'allumer et clignoter. Rouge. Bleu. Blanc. Rouge. Bleu. Blanc. J'ai roulé encore un moment et puis je me suis

rappelé ce que mon voisin flic m'avait dit une fois : « C'est ce que les gens font quand on les arrête qui fait qu'ils terminent au poste. » J'ai ralenti et je me suis rangé sur le bord de la route à un mètre à peine des voitures qui nous frôlaient à cent vingt à l'heure. On était tous à deux doigts de se tuer les uns les autres, tout le temps. Le flic a arrêté sa voiture derrière moi. Je l'ai observé dans le rétro.

Il est resté un peu assis dans sa voiture de flic alors j'ai plongé la main dans ma poche de chemise et sorti trois chewing-gums que je gardais toujours là. Je me les suis envoyés dans la bouche pour masquer l'odeur et j'ai regardé le flic se lever et sortir de sa voiture, je l'ai regardé se redresser de plus en plus jusqu'à ce qu'il soit debout de toute sa hauteur. Il a marché de toute sa hauteur jusqu'à moi et je l'ai regardé toucher l'arrière de ma voiture pour y laisser ses empreintes au cas où j'aurais l'idée de lui tirer dessus et de m'enfuir. J'ai baissé ma vitre et le flic a dit : « Papiers s'il vous plaît. »

Mais j'étais déjà prêt. Je gardais toujours mon permis et mes papiers d'assurance sur le siège passager pour pas avoir à farfouiller bourré dans la boîte à gants si je me faisais arrêter. J'ai tendu la main vers mes papiers et dans ma tête je me répétais : « Tremble pas. Tremble pas s'il te plaît. » Je m'arrêtais tout le temps sur des parkings pour picoler, et je m'entraînais à parler sans manger mes mots ni avoir les mains qui tremblent. Et voilà que je mangeais quand même les mots et que mes mains tremblaient. J'étais à peine capable de lui tendre mes papiers sans les faire tomber. Le flic n'a rien dit du tout. Il s'est penché en avant et a jeté un coup d'œil dans la voiture.

Puis il est resté à côté de la voiture et il a regardé ma carte grise. Il a regardé mon permis. Il a regardé mon assurance. Et puis il s'est penché légèrement comme s'il avait senti une odeur sur moi. J'étais sûr qu'il la sentait. Les enfants s'agitaient et parlaient entre eux à l'arrière.

Il a fait : « Un instant », il est retourné vers la voiture de flic et s'est assis à l'intérieur. Cette fois c'était fini et Sarah allait tout savoir. Iris et Sam ont commencé à pleurer un peu.

« Vous en faites pas les gars, j'ai dit, tout va bien. »

Mais je savais que tout n'allait pas bien. Je l'ai vu revenir et me demander : « Vous avez bu, monsieur ? » Et puis : « Je vais vous demander de sortir de votre véhicule. » J'ai vu Sarah venir au poste pour récupérer les enfants et j'ai imaginé les services sociaux débarquer et lui poser des questions. J'allais pleurer en lui disant ce qui s'était passé, que je lui mentais tout le temps et que je mettais les enfants en danger et que j'étais en train de bousiller la vie qu'on s'était construite. J'allais lui dire que j'étais en train de bousiller nos vies.

Et donc je l'ai regardé sortir de sa voiture et marcher jusqu'à la mienne. J'ai attendu qu'il me demande : « Sortez de votre véhicule s'il vous plaît. » Mais il ne l'a pas fait. Il m'a rendu tous les papiers que je lui avais tendus quelques minutes avant. Il a regardé à l'arrière et au lieu de m'arrêter il a dit : « Salut les petits gars. Vous voulez bien m'aider à faire attention à ce que papa n'aille pas trop vite sur la route aujourd'hui ? »

J'ai repris mon permis, ma carte grise et le papier de l'assurance. Les enfants n'ont rien répondu.

Il est reparti. Et je ne me suis pas fait serrer. J'étais trop terrifié pour dire merci. Les enfants s'étaient mis à pleurer

pour de bon. De la morve leur coulait du nez. J'ai dit : « Ne pleurez pas mes bébés », mais je mangeais tellement mes mots qu'on ne comprenait rien. J'ai tendu le bras pour changer de CD, mes mains tremblaient tellement que j'ai fini par abandonner. Je me suis réinséré sur la voie rapide et j'ai roulé, j'ai souri et j'ai commencé à louvoyer de file en file entre les lignes blanches de la voie rapide. Je souriais et j'écoutais les enfants pleurer et je sentais le monde briller. J'ai vomi dans un sac plastique Walmart et je l'ai balancé par la fenêtre. Les enfants pleuraient toujours, mais je m'en foutais maintenant. J'étais libre et il ne m'avait pas attrapé et je fonçais sans peur au volant de notre voiture de la mort. J'étais enfin en train de bousiller nos vies, et putain ce que c'était bon.

Quelques semaines plus tard, j'ai brûlé une bible. J'ai lancé un regard à mon pote Chris et j'ai dit : « Mec, on devrait brûler une bible. » Bien sûr ça faisait déjà un moment qu'on déconnait comme ça. Un mois plus tôt on avait commandé un Taco Bell au drive et le montant s'était affiché : 6.66. Alors chaque fois que je sortais avec des potes et que je voulais les faire flipper, je leur disais avoir l'impression que le diable voulait ma peau. Je leur disais : « Non mais sérieux, je crois que cet enfoiré de diable veut ma peau. » Et puis je m'arrêtais au Taco Bell et je passais ma commande du diable et le montant faisait 6.66 comme à chaque fois, et tout le monde faisait oh putain oh putain et pétait un câble.

Peut-être que c'était un signe. Peut-être que Satan essayait de me dire quelque chose.

Alors j'ai cherché une bible à brûler. Chris trouvait que c'était pas une bonne idée, que Sarah allait s'en rendre compte. Je lui ai dit de pas s'inquiéter pour Sarah. J'étais un grand garçon, et si je voulais cramer une bible, Sarah pouvait pas m'interdire de le faire.

J'ai fouillé les étagères du sous-sol pour voir toutes les bibles qu'on avait. On en avait trois. Y avait une bible des Gédéons et une avec une couverture noire que j'avais eue quand j'étais enfant. Et puis y avait encore une bible

si Sarah allait raconter l'histoire du type qui s'était coincé la bite dans la bouteille de deux litres et puis qui s'était endormi et réveillé avec la bite toute gonflée et toute noire. Mais elle l'a pas racontée. Je me suis demandé si elle allait expliquer que les testicules des patients en insuffisance cardiaque enflent parfois jusqu'à être gros comme des ballons de basket parce que le fluide n'a pas d'autre endroit où aller. Les boules deviennent tellement grosses que les infirmières finissent par devoir les piquer avec une aiguille pour les drainer.

Mais Sarah n'a pas parlé de ça non plus. Elle a continué à couper en morceaux le petit hamburger qu'elle avait pris pour Sam et à s'assurer que les morceaux n'étaient pas trop gros pour une bouchée. Les morceaux de hamburger étaient tout aplatis et couverts de traces de pousse. Et puis elle a léché le ketchup sur ses doigts. Dans ma tête j'arrêtais pas de me dire : « Pourquoi elle essaye pas d'être drôle ? T'es pas drôle du tout là. » Je voulais dire à Julia : « Je te jure que Sarah est beaucoup plus drôle que ça dans la vraie vie. D'habitude c'est vraiment la plus marrante. » Mais c'était la vraie vie. Alors on a mangé et je me suis demandé si Sarah était différente ou si elle avait toujours été comme ça et si c'était moi qui n'étais plus drôle maintenant. Mais on n'a pas parlé de tout ça. On n'a pas parlé de bouteilles d'eau pleines de gin ou de bible brûlée ou du fait que le Mountain Dew faisait rétrécir la bite. On n'a pas parlé de détruire des ordinateurs à coups de masse ou de demander le divorce ou de dire je t'aime et je ne t'aime plus. On n'a pas parlé de ce qu'on avait été et du fait que toutes les choses se confondent en une seule. On n'a pas parlé de premiers rencards ou de

s'embrasser avec les yeux ouverts ou d'essayer de se suicider avec du paracétamol. Au lieu de ça, on est restés à notre table et on a mangé nos hamburgers et on était tous tellement chiants maintenant. On n'avait plus rien à se dire. On était ce qu'on appelle une famille.

Alors on a tous ri comme si rien ne s'était jamais passé et comme si on n'était pas définis par la souffrance. J'ai regardé Julia et j'ai regardé Jones et on était tous aimantés. Et puis Sam a dit qu'il avait fini, il s'est levé et il s'est mis à côté de la table. Il a fixé le ciel jusqu'à ce qu'il voie un autre avion, puis il a essayé de l'attraper. Et on a tous souri. Je savais qu'un jour on reviendrait ici une fois la Terre disparue, et qu'on s'observerait et qu'on mangerait des hamburgers en disant : « N'était-ce pas réel ? N'était-ce pas ainsi autrefois ? » On a regardé Sam sauter et sauter encore. J'ai vu Sam et j'ai vu Iris et j'ai vu Sarah et tout ce que je voyais maintenant c'était Sarah. Sam était une Sarah et Iris était un Scott et les rivières étaient une Sarah et le ciel était une Sarah et les montagnes étaient une Sarah et Sarah était un Scott. Et puis j'ai souri et j'ai vu mon visage dans la fenêtre, mais mon visage n'était plus mon visage.

J'étais une Sarah moi aussi.